

beau. Le soleil se lève dans un ciel gris; il semble qu'on assiste à la création du monde. Les terres semblent émerger dans la lumière; les longues ombres sinistres, froides, se dissipent. Les collines d'albâtre étincellent comme des débris de statues colossales. On passe au-dessous de la cime neigeuse de Camarata; on traverse Casteltermini, une ruche de pierre; on relaye en face d'Aragona, une ville grise qui se détache sur une verte colline. On arrive enfin à deux heures devant Girgenti; nous y recevons l'hospitalité magnifique du baron G.....

On nous conduit d'abord à la cathédrale, une église du treizième siècle, restaurée, défigurée, sans style, remplie de grands pilastres peints, d'autels, de miroirs, de verroteries. La foule nous suit: les femmes, la tête enveloppée de châles, s'assoient sur les marches des autels; les enfants, les chiens courent en tous sens. Nous avons quelque peine à bien examiner le sarcophage antique qui sert de baptistère. On a enlevé les planches de bois qui protègent les quatre faces. Les deux grands bas-reliefs représentent Hippolyte au moment de partir pour la chasse; le second, Hippolyte chassant le sanglier. Les deux bas-reliefs carrés des côtés figurent, l'un la mort d'Hippolyte, l'autre Phèdre au milieu de ses femmes. Ce dernier est une merveille; la reine, assise, presque évanouie, semble repousser d'un bras l'Amour; l'autre bras est tendrement porté par une

femme; la suivante est derrière, elle a reçu le secret fatal qui vient d'échapper à sa maîtresse; cependant des jeunes filles jouent de la cithare et se tiennent respectueusement devant leur souveraine. Phèdre n'a rien de l'antique matrone, vigoureuse, hardie; sa beauté presque fragile, sa grâce exquise ajoutent je ne sais quoi de plus poignant à l'émotion. On la plaint; elle ne succombe pas aux ardeurs viles d'une Messaline, elle est comme une fleur penchée sur le précipice; elle brûle d'une flamme éthérée; elle est déjà coupable, elle est encore chaste. Ce petit bas-relief est aussi pur, aussi beau que tout ce que l'antiquité nous a transmis; je ne puis en dire autant des trois autres. La scène où Hippolyte, prêt à partir avec ses compagnons, reçoit le secret de la bouche de la suivante qui se hisse à son oreille, est belle encore. Les jeunes et farouches chasseurs ont bien les têtes grosses, les torsos un peu épais; mais Hippolyte, la lance en main, la tête détournée, ne manque pas de grandeur. Ses amis, impatients, retiennent les chevaux et les chiens. Il semble presque impossible que la chasse d'Hippolyte soit de la même main. L'anatomie est beaucoup moins parfaite: tout est rude et presque inachevé. La mort du fils de Thésée n'est guère qu'une ébauche. On croit que ce sarcophage est une copie faite par des ouvriers siciliens de quelque œuvre grecque célèbre; on expliquerait ainsi qu'il y ait de telles dissemblances

d'exécution entre les diverses parties. Les Grecs de Sicile, on le sait, raffolaient d'Euripide; les Syracusains donnèrent la liberté à des prisonniers qui déclamaient des vers de leur poète favori. Mais si le sarcophage de Girgenti n'est qu'une copie, comment n'a-t-il jamais été fait mention de l'original?

En sortant de la cathédrale, je vais me promener sur la grande terrasse de Girgenti et contempler la vue admirable dont on y jouit. Sur toute cette côte, des couches de grès plein de coquilles ont été relevées sous une assez forte inclinaison; elles descendent vers la mer en tables solides et épaisses, pareilles aux marches d'un escalier qui seraient inclinées. La plus élevée est la *Rupe Atenea*, où se voyaient les temples de Minerve et de Jupiter Atabyrius; au-dessous est la ville moderne, sur l'emplacement de laquelle était le temple de Jupiter Polieus, dont il y a encore quelques colonnes enfouies dans les fondations d'une petite église. Sous cette deuxième marche d'escalier, où se trouve comme suspendue l'Agrigente moderne, enfermée dans ses hautes murailles, une marche plus basse porte une série de temples ruinés, solitaires, qui tracent une longue ligne parallèle à la mer; plus bas encore, une quatrième marche gigantesque, nue, large de plus de deux kilomètres, va droit à la mer et trace une longue ligne unie sur le fond bleu des eaux. Ces grands plis, traversés par deux torrents, l'Acragas et l'Hypsa an-

tiques, qui ne se réunissent que sur la pente inférieure, ont une ampleur et une majesté singulières. La pente énorme qui va du sommet de l'île à la mer a de grandes cannelures comme une colonne dorique. En ce moment, la ville moderne semble en feu; le soleil couchant fait saillir les bastions anguleux des hautes murailles, allume des éclairs aux fenêtres, découpe sur le fond violet du ciel des silhouettes bizarres d'églises, de maisons, de murs, de terrasses; les rouges échancrures du rocher, où les couches inclinées se dessinent comme les feuillets d'un livre, sont couvertes d'une chevelure emmêlée de cactus. A mes pieds, dans une lumière plus adoucie, plus vaporeuse, les temples roses sortent leurs colonnes et leurs frontons d'une mer de verdure; les voilà rangés en ordre comme les sentinelles d'une armée atteintes par le sommeil. Comme ces grands blocs épars, qui d'ici ne semblent que des taches légères, attirent mes regards! Il semble que le soleil couchant ait pour eux de plus douces caresses! Au delà des molles ondulations où court la ligne des temples, la longue rive déserte s'étend comme une ceinture vaporeuse; la mer, enfin, projette aux bouts de l'horizon son grand arc assombri. Quelles fatigues regretterait-on devant un tel tableau? Il semble qu'ici l'on soit quelque chose de plus qu'un homme. Je vois l'Olympe, les dieux d'Homère; une frange d'écumee ne pourrait-elle plus déposer Vénus sur cette

rive sacrée? Cette mer qui fuit si loin dans le ciel, est-il vrai qu'elle touche à l'Afrique? Carthage m'apparaît au loin; je revois les flottes lentes, les vaisseaux à la proue élevée qui se sont disputé l'empire de ces eaux azurées. Je pense à Rome; mais non, Rome est trop près : je ne veux songer qu'à l'heureuse Hellade, à cette civilisation qui vivait de beauté, aurore de l'humanité, sans nuages, sans trouble, sans remords. Moins puissante que Syracuse, Agrigente était pourtant une des plus belles villes helléniques. C'était une fille de Géla, fille elle-même de Syracuse. Elle grandit rapidement, et devint le port principal de la rive méridionale. Son premier *tyran* fut Phalaris. C'était un Crétois, un architecte : chargé de construire le temple de Jupiter Polieus, il changea ses maçons en soldats, et se rendit maître de la ville pendant une fête de Cérès. Sa mémoire est encore maudite : tout le monde connaît le taureau de Phalaris, où le tyran aurait fait mourir d'abord Perillus, celui qui avait fondu le monstre de bronze. Dédale, fuyant la Crète, fut recueilli, suivant Diodore, par le roi sicanien Cocalus, qui avait bâti une forteresse sur la colline de Cacimus. Le minotaure était Crétois, parent peut-être des Moloch, des dieux monstrueux et cruels de Carthage. Le taureau de Phalaris n'est-il qu'un souvenir symbolique de la lutte entre les dieux de la Grèce et ceux de l'Afrique? entre les divinités qui

voulaient des sacrifices humains et celles qui se contentaient du sang des bœufs, des agneaux? Lucien, qui était un libertin, un philosophe, a deux dialogues sur le taureau de Phalaris : il imagine que le tyran d'Agrigente envoie cet instrument de torture à Delphes; les prêtres remercient les envoyés au nom du dieu. Diodore affirme que le taureau exista; il raconte qu'Himilcon l'emporta à Carthage, que Scipion, après la prise de cette ville, le renvoya aux Agrigentais¹.

On aime aujourd'hui à réhabiliter les tyrans : Phalaris a aussi le profit de cette mode. On avoue bien qu'il était cruel; mais, vivant six siècles avant notre ère, il était de son temps. Il recherchait les philosophes, les artistes. Il fut clément comme Auguste, pardonna à Ménalippe et Chariton, couvrit d'honneurs Stésichore, qui avait raconté aux gens d'Himère la fable du cerf et du cheval pour les empêcher de demander des secours à Phalaris; il donna l'hospitalité à Zénon l'Éléate, à Pythagore même, écouta les remontrances de ces *prophètes* errants de l'Hellade. Il se plaignait à Pythagore des soucis de la tyrannie. « Qui voudrait naître, s'il con-

¹ CICÉRON. In quibus etiam ille nobilis taurus, quem crudelissimus omnium tyrannorum Phalaris habuisse dicitur, quo vivo, supplicii causâ, demittere homines, et subicere flammam solebat. Quem taurum Scipio quum redderet Agrigentinis dixisse dicitur. (*De Signis.*)